L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Fondée en 1827. No 72 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 18 MARS 1883.

CHRONIQUE THEATRALE.

La saison lyrique est close : la nuit dernière, après la représentation des *Huguenots*, M. De Beanplan et ses chanteurs ont dû se mettre en route pour une tournée dans l'Ouest et au Nord.

Les représentations au théâtre de l'Opéra français ont été suivies pendant quatre mois, avec un empressement qui ne laisse pas à notre ancienne cité le déplaisir de nous plaindre de son état actuel, une saison lyrique, et ceux ses moyens pécuniaires de s'assurer un plaisir. Les idées de M. De Beanplan à cet égard doivent être maintenant bien fixées.

Pour lui le succès d'une bonne troupe de chanteurs à la Nouvelle-Orléans doit être chose certaine. Son expérience personnelle à dû l'éclairer sur les priats faibles de cette qu'il nous avait amenée. Femme intelligent et pratique il sait parfaitement, à l'heure présente, ce dont nous avons besoin pour l'an prochain. Il est on ne peut mieux renseigné sur les éléments dont se compose notre public, et sur son caractère. Ce public, comme il a pu le voir, a d'abord pour base l'ancienne population d'origine française et anglo-américaine ; autour d'elle se groupent de nombreux étrangers, les uns fixés parmi nous depuis un temps plus ou moins long, les autres passant tel seulement les mois d'hiver.

Des habitants de notre ville, indigènes ou étrangers, le plupart sont des gens éclairés, et beaucoup d'entre eux ont considérablement voyagé. Tel que l'on voyait, par exemple, à la première représentation d'*Aida*, modestement assis au parquet ou aux secondes, l'ancien aide de Cairo, à Milan, à Vienne, à Paris ; il vous en parle avec toute la compétence d'un homme pratiqué et possédant de nombreux points de comparaison. Telle famille, qui, le même soir, occupait une loge découverte, a fait le tour de l'Europe, écoutant les meilleurs artistes, fréquentant un monde où le goût se perfectionne au contact de personnalités plus placées dans l'estime et le respect de la société.

En un mot l'artiste qui vient à la Nouvelle-Orléans, y trouve, comme dans toutes les grandes villes cosmopolites, en présence d'un auditoire parfaitement capable d'apprécier son mérite. Mais notre public à ces qualités qui lui sont particulières. Or n'en connaît pas de plus courtoise envers les artistes ; il ne siffle jamais, à moins que par un excès d'autre, outrance, joint à une incapacité radicale, on ne le pousse jusque dans les derniers retranchements de la patience. Comparez-le à celui de Marseille, de Rome ou de Naples : quelle différence ! autant vaut comparer le calme tranquille du rivage à la mer en furie.

Qui ; mais ce bon public a quelque chose de terrible dans sa tranquillité, et puisque nous l'avons comparé au sable paisible du rivage, continuons le parallèle, allons jusqu'au bout, pour voyez le danger effroyable qui se cache, sous cette surface en apparence immobile, pour l'impresario insaisissable on l'artiste irrévocablement mauvais. Vous savez ce qu'on entend par s'*enlizer* : un imprudent, qui s'en croit beaucoup, sourit dédaigneusement aux avertissements des habitants de la côte, et s'aventure sur la grève déserte.

Tout à coup il sent le sable humide céder sous ses pieds, sans bruit, tout doucement ; il enfonce lentement dans la tombe qu'il est allé chercher ; il porte des regards effarés autour de lui : la solitude et le silence l'entourent de toutes parts. La plage se referme sur sa tête ; plus rien ; pas même une épitaphe pour empêcher le monde d'oublier son nom.

Une tempête de huées et de sifflets n'est donc pas le danger qui menace l'impresario ou l'artiste qui tente fortune à la Nouvelle-Orléans ; c'est l'*enlizement*, manière de mourir moette et douceurs dont la seule pensée vous glace.

Ici partant M de Beanplan nous laisse sa troupe dramatique. On pourra donc encore employer agréablement ses heures de loisir, en allant les passer au théâtre.

Au commencement de la saison, quand les acteurs jouaient des pièces de Sardou ou de Dumas, le public allait volontiers les entendre. La comédie répond mieux que le drame au goût du jour. Nos sommes de cent qui aimeraient beaucoup à voir, chaque année, une troupe dramatique française à la Nouvelle-Orléans. Sans doute la musique est un art charmant que l'on aime de toute son âme, mais la littérature est d'un ordre plus élevé : la musique parle principalement aux sens et à l'imagination ; la littérature s'adresse aux facultés supérieures de l'intelligence, et, par elles, agit sur le cœur.

La littérature transportée au théâtre, est une école vivante où il y a beaucoup à apprendre. Elle nous offre un moyen facile et agréable de nous tenir au courant des idées de notre temps. Il faut être de son siècle. Il importe beaucoup que chacun sache où en est l'esprit humain, au moment où l'on traverse la vie.

Quand ce ne serait que par amour-propre ! il n'est flatteur pour personne de ressembler à la borne fixée sur la rive d'un fleuve, tandis que celui-ci emporte, vers des régions nouvelles, le navire sur lequel se sont embarqués des voyageurs avides de s'instruire.

ALFRED MERCIER.

Théâtre de l'Opéra.—La compagnie lyrique de M. de Beanplan nous a quittés, laissant d'unanimes regrets, mais le théâtre de la rue Bourbon ne fermera pas ses portes. Nous aurons pour nous consoler, des représentations dramatiques qui, plusieurs fois par semaine, nous fourniront occasion de passer une soirée en une manière agréable. La compagnie dramatique de M. de Beanplan compte des artistes de talent qui notre public de langue française appréciera certainement davantage, quand il sera privé des représentations assurément plus attrayantes du drame lyrique.

Nous publions dans nos colonnes le programme détaillé des représentations de la semaine ainsi que le prix des places qui sont très modérés comme on le verra. Ce soir, dimanche, le spectacle se composera d'une comédie en un acte *Les femmes qui pleurent* et d'un grand drame en cinq actes *La Tour de Londres* et *Le Bourreau de Westminster*. Voilà un spectacle qui plaira au public du dimanche et nous espérons voir la salle bien garnie.

Sarah Bernhardt chez les Iroquois.

Le Voltaire publie une lettre de son correspondant d'Amérique, M. Johan Soudan, dans laquelle nous trouvons le passage suivant sur la visite faite aux Indiens Iroquois par Mlle Sarah Bernhardt, lors de son passage au Canada. Nos lecteurs liront ce récit avec intérêt, bien qu'il relate des faits déjà un peu anciens :

Sarah, étant reposée, voulut aller faire une promenade. "Allons voir les Iroquois," proposa M. Fréchette. "Des Iroquois ? Que voulez-vous dire ?" demanda dona Sol intéressée. Le poète expliqua sommairement à une heure de Montréal tout au plus, nous pouvions voir des Iroquois authentiques, débris de l'ancienne et belliqueuse tribu de ce nom.—"Des vrais sauvages ? Bien certainement je veux les voir et sans tarder," s'écria Sarah en se levant. Une demi-heure plus tard, partagés entre deux traîneaux, Sarah Bernhardt, sa sœur Jeanne, M. Fréchette, Marie Colombier, deux journalistes, M. Beaugrand et M. Parent, pas votre correspondant, nous glissions sur la route de Lachino, village situé au bord du grand Saint-Laurent, en face le bourg iroquois de Caughnawaga.

Nos traîneaux nous conduisent au bord du fleuve, qui charrie de gros glaçons.

"Comment allons-nous faire pour passer ?" commença de dire dona Sol. Mais presque aussitôt elle aperçut un petit vapeur qui attendait contre une sorte de jetée basse en planches. C'était le "bateau traversier" dans lequel entrèrent nos traîneaux au grand étonnement des voyageurs peu familières avec ce genre de bac américain. Un coup de sifflet, et nous voilà partis, faudant de notre proue d'amer les eaux profondes du fleuve et brisant glaçons et banquises ni plus ni moins que de véritables Michel Strogon, tandis que mon confrère de la *Patrie* conte l'horrible histoire des catastrophes arrivées, en les mêmes endroits, les hivers précédents. "Oh ! quel bonheur, s'écrie Sarah en battant des mains, si nous pouvions seulement avoir un naufrage !" Le Saint-Laurent semble un vrai lac ou un bras de mer, et il souffle une bise glaciale qui fend les fourrures fort intéressantes. Ce qui n'empêche pas Jeanne Bernhard de soutenir que dans nos traîneaux à patins nous avons l'air du patron de notre fleuve sur son grif.

Pendant que ces propos s'échangent, nous arrivons à l'autre rive, un village sauvage qui ressemble fort à un village des environs de Rouen, clocher de l'église en moins de la paroisse. Nous avons un moment d'hésitation. Mais le "charretier" (nom canadien, pour cocher) de notre traîneau, avisant un pauvre diable qui marche dans la neige : "Le chef est-il dans sa maison, mon frère ?" Nous lui venons tous à la fois les yeux vers l'homme, sorte de vagabond dégenillé au teint olivâtre. L'inconnu tourne la tête sans répondre et s'éloigne avec la dignité d'un Espagnol drapé dans une étoile.

Il est tard et il faut rassurer les gens de Montréal. Nous approchons du bureau télégraphique du village iroquois de Caughnawaga, d'où Sarah Bernhardt adresse la dépêche suivante que je dicte : "Sommes chez Iroquois. Reviendrons à cinq heures pour représentation *Frou-Frou*." Coût : 25 cents. Cinq minutes plus tard, nos traîneaux sont arrêtés devant une maisonnette proprette avec vitrines sur la rue. On nous fait signe de descendre. Sur le seuil de la porte un homme apparaît. C'est le portrait frappant de Paul de Cassagnac, moins la moustache. Nous sommes devant Orani, grand chef, dernier sachem, maire et épicier du village peau-rouge (1) de Caughnawaga. Son nom signifie aigle blanc. Il est vêtu d'un complet de 29 fr. Il nous présente à ses squaws et nous montre ses papesses.

Sa fille aînée s'appelle Oneida. Jeanne Bernhardt prétend que cela veut dire "la pluie qui marche." Je ne veux pas la contredire, mais je penche pour la théorie qu'Oneida appartient à la tribu des Onglas mêlés. Toutefois, par politesse, je me risque à adresser à cette héritière des Iroquois un compliment dans sa langue, et après avoir compulsé le vocabulaire anglais-iroquois dont l'Aigle blanc est dépositaire, je déclare à Oneida l'oliviâtre, cette phrase donc à susurrer : "Ais so rrin Anani se," ce qui veut dire, d'après le lexique : "Ta ne belle et je t'aime !" Oneida sourit et va chercher un panier contenant des joujoux et autres menus objets faits en écorce de bouleau, que nous payons très cher et que nous rapportons à Paris comme souvenir. Ce sont les pourboires d'Oneida.

Fréchette soutient qu'il sait la manufacture de Montréal où nous aurions pu acheter tout cela en gros à bien meilleur marché. Ces poètes qui se croient hommes d'affaires.

Quant à moi, un peu inquiet de la façon dont le grand chef va prendre le compliment fait à sa fille, je remets mon chapeau sur ma tête pour diminuer ma chevelure, mais j'entends tout à coup sortir des lèvres du chef la phrase suivante en bon français : "Est-ce qu'il n'y aurait moyen d'avoir une bonne loge pour *Hernani* ? Je voudrais faire voir cela à ma famille !"

Fréchette va prendre la parole, sans doute pour remontrer au grand chef le manque d'actualité de sa demande, lorsque Sarah Bernhardt qui considère depuis un instant le poète et l'Iroquois, finit par s'écrier : "Je ne crois plus à l'Amérique, un pays où les poètes sont gras et où les sauvages sont civilisés !"

Et nous rentrons rêveurs à Montréal, en songeant que les Dieux s'en vont.

JEHAN SOUDAN.

(1) Les Iroquois ne sont pas des Indiens, ils ne sont pas rouges, ils ne sont pas peaux-rouges, ils ne sont pas des sauvages, ils ne sont pas des Indiens. Ils ne sont pas des Indiens, ils ne sont pas